

La Nouvelle Revue De Presse De Langue Française

NRP Avril 2016, n°31



DOSSIER

« QUAND L'ART DESCEND DANS LA RUE »

Société

Graffitis : Ce que disent les murs d'Alger

Mustapha Benfodil

Economie

L'économie algérienne, un an après la chute des prix du pétrole

Tewfik Abdelbari

Droit

L'Algérie consacre la langue berbère après une longue lutte

Mémoire

Beni Snous, les derniers berbères de Tlemcen

Djamel Allilat

مختارات الصحافة
التيقنية الحديثة

Sommaire

N° 31, Avril 2016

Dossier

« QUAND L'ART DESCEND DANS LA RUE »

Algérie : Street-art-le hip-hop en précurseur, *Kamel Amghar*, p.4

L'art urbain arrive à Alger, *Asma Benazouz*, p.5

Le graff au Maroc: L'art urbain qui fleurit, *Dounia Hadni*, p.6

"InfidjART" à Oran Ou la révolte, *Mohamed El Amine*, p.6

Le théâtre dans la rue à Mascara : une première dans la cité de l'émir, *A.Ghomch*, p.7

Ahmed Amine Aitouche, l'enfant de Belouizdad n'en finit pas de se faufiler entre les murs, *Nedjma Rondeleux*, p.7

L'histoire des musiciens de rue à Alger : De Baba Salem à Moh Vita, *Salim AGGAR*, p.8

Société

Graffitis : Ce que disent les murs d'Alger, *Mustapha Benfodil*, p.9

Culture : La fin des festivals de prestige?, *Nait Messaoud*, p.10

Economie

retour sur la relation économique Algérie-UE (contribution), *Abderrahmane MEBOUL*, p.11

un an après la chute des prix du pétrole, *Tewfik Abdelbari*, p.12

Droit

L'Algérie consacre la langue berbère après une longue lutte, p.13

Constructions inachevées/Les propriétaires ont un sursis jusqu'au mois d'août, *Esaid Wakli*, p.13

Mémoire

Beni Snous, les derniers berbères de Tlemcen, *Djamel Aillat*, p.14

Les premiers guillotins de la guerre d'Algérie: les cas de Ferradj et Zabana, *Ait Benali Boubeker*, p.15

Bibliographie, p.16

La NRP est la nouvelle formule de la « Revue de presse », créée en 1956 par le centre des Glycines d'Alger.

[Attestation du ministère de l'information: A1 23, 7 février 1977]

Revue bimensuelle réalisée en collaboration avec le :

cdesoran@yahoo.fr

CENTRE DE DOCUMENTATION ECONOMIQUE ET SOCIALE

3, rue Kadiri Sid Ahmed, Oran • Tel: +213 41 40 85 83 •

Site web: www.cdesoran.org / Facebook : Cdes Oran



Ont collaboré à ce numéro

Ryad CHIKHI, Bernard JANICOT, Leila TENNCI, Ghalem DOUAR, Omar AOUAB
Lamya TENNCI, Sid Ahmed ABED, Mehdi SOUIAH, Samir REBIAI, Laid Nasro OUEZAR

« QUAND L'ART DESCEND DANS LA RUE »



Editorial

Qu'ils soient graffeurs, musiciens, rappeurs, danseurs ou comédiens, ils ont tous un point commun, celui d'investir la rue et de l'utiliser comme un espace d'expression. Les uns avec des pinceaux ou des bombes aérosols, d'autres avec des instruments de musique ou simplement en usant de leur plume. Dans un espace public, à la périphérie d'un quartier populaire, dans une station de métro ou de bus, et partout ailleurs, la rue leur appartient, elle est en quelque sorte la tribune pour dire leur soif de liberté.

Loin des espaces culturels conventionnels et des salles de spectacles ordinaires, la rue «El Zenka» en arabe dialectal, représente un espace urbain que les algériens d'aujourd'hui se sont réappropriés à travers les différentes villes du pays et ce malgré une décennie difficilement surmontable. Plusieurs activités culturelles et artistiques sont proposées à un public largement hétérogène, mêlant pour cela différentes expressions, du graffiti au street art en passant par le hip hop, la musique et le théâtre de rue. Le street art, en est un exemple saisissant. Cet art aux multiples facettes, se veut être avant tout, un art éphémère et underground, ouvert à toutes les catégories de la société, du plus lettré au plus populaire et transformant ainsi les murs, trottoirs ou escaliers, bref tout recoin abandonné, en une infinité de formes et d'expressions intellectuelles, culturelles et sociales. D'Ahmed Amine Aitouche surnommé «Sneak» en passant par El Seed, le graffeur franco-tunisien jusqu'aux graffitis marocains, l'art du graffiti et du street art n'a pas cessé de nous émerveiller et de nous raconter cette autre jeunesse, parfois laissée à la marge, qui d'une certaine manière, veut exprimer sa différence, dire qu'elle existe et se révolter contre El hogra.

La musique de rue fait aussi partie de cette espace d'expression ; différents groupes de musique sillonnent les rues d'Alger, d'Oran, de Bejaïa et bien d'autres villes, avec des styles musicaux des plus diversifiés, attirant avec eux, une foule de gens, venus partager pour quelques instants, leur joie d'être ensemble et casser, un temps soit peut, la monotonie du quotidien.

Même si ces pratiques urbaines tendent bien que mal à s'imposer et à s'ancrer naturellement dans le paysage culturel algérien, il n'en demeure pas moins qu'elles sont le reflet d'une société en ébullition qui aspire à un avenir meilleur, répondant par là, par le biais de l'art et de la création, à toute forme de violence. L'art de la rue est aussi cet art alternatif, sorte de contre-culture, qui veut parler et communiquer avec les citoyens afin d'établir le dialogue et surtout de ramener l'art jusqu'à leur cité...

Lamya Tennci

Algérie : Street-art-le hip-hop en précurseur

Kamel Amghar

«L'art, sous toutes ses facettes, doit être présent partout sur la place pu-

aux jeunes, et aux moins jeunes, aux femmes, aux hommes et à leurs re-

jetons. L'art se popularise, l'art se démocratise, l'art devient la voix de ceux qui se scandalisent !», se réjouit un internaute algérois dans une tribune anonyme mise en ligne sur Internet. Le rap en était, donc, le précurseur. Intervenant dans un contexte de grave crise interne, l'avènement du rap profite de cette conjoncture douloureuse et gagne vite les faveurs d'un public jeune, curieux et avide de d'ouverture et de nouveauté. On bravant le danger ambiant, le rap rompt le silence pour exprimer les frustrations et les espoirs d'une jeunesse qui aime tant la vie. Plusieurs groupes investissent, alors, la scène algéroise avant de s'étendre au reste du pays. On citera des pionniers comme HammaBoy's, MBS et Intik. D'autres noms, de la même étoffe, émergeront ensuite comme Tox et Double Kanon avant que la fièvre hip-hop n'affecte toutes les régions du pays. Ils sont aujourd'hui des dizaines de bandes à opérer dans toutes les wilayas de pays. La réputation ce mouvement rap a dépassé les frontières du pays. Des groupes comme MBS et Intik ont même réussi à se faire produire par de grandes boîtes étrangères comme Universal et Sony. Au Maroc et en Tunisie le cas algérien fait école....

blique, à chaque coin de rue, au marché, dans les quartiers populaires, à la gare ou à la station métro, dans les différents moyens de transport, les jardins publics...etc.», estime Mario Pareja, artiste espagnol, en marge d'une manifestation de l'Institut Cervantès d'Alger, dédiée aux arts urbains. Ce retour aux sources est aujourd'hui l'objet de rivalité entre les grandes métropoles au monde. En effet, chaque capitale œuvre à la diversification et au développement des cultures urbaines qui deviennent de plus en plus «tendance» et jouent un rôle prépondérant pour leur image et, bien entendu, le tourisme. Le Rap, la Break Dance, le Popping, le Big Box, le Skateboard, le Free style, le Graffiti, le clown, entre tant d'autres disciplines, investissent de nos jours la rue comme espace d'expression directement accessible. En gros, le street art est un mouvement artistique contemporain qui transforme l'asphalte, les trottoirs, le béton, les murs de la ville ou les pare-brises poussiéreux des véhicules en une infinité de supports et d'espaces à la libre expression culturelle. En Algérie, cette dynamique moderne a fait son apparition au cours des années 1990 dans le sillage de la dynamique hip-hop. L'émergence tonitruante du rap avait, en effet, brisé le mur de la peur et des préjugés pour ouvrir la voie à toutes ces expressions osées et souvent considérées comme subversives. «L'art de rue ouvre aux profanes les champs de l'abstraction : peindre, dessiner ou sculpter devient accessible aux élites comme aux ouvriers,



La Tribune
Quotidien national d'information

17 Juillet 2013

L'art urbain arrive à Alger

Asma Benazouz

Si les murs d'Alger pouvaient parler, ils nous raconteraient une nouvelle histoire. Le street art, mouvement d'art contemporain regroupant toutes les formes d'art réalisées dans la rue, ne cesse d'investir les rues

multiplier ». Le street art se décline par ailleurs à travers l'art du graffiti. La capitale avait accueilli en novembre dernier l'artiste franco-tunisien el Seed. Il réalise une

fait partie de ces artistes qui ont choisi la rue pour s'exprimer. « Le street art est pour nous la pratique de notre liberté intellectuelle, sociale et culturelle. Le fait de poser sa pensée chaotique sur un mur est déjà une harmonie accomplie avec la ville et ses habitants » a-t-il confié.

Cette énergie nouvelle n'investit pas que le béton, elle habite aussi l'âme d'une nouvelle génération. Ces artistes témoignent d'une volonté de partage avec les citoyens, de la recherche d'un dialogue et veulent ainsi ouvrir le débat à travers la création d'un circuit parallèle d'expression. Sur les plages de la madrague, les jeunes qui s'occupaient à plonger à plat ventre ont vu leurs attentions



d'Alger. Après le tunnel des facultés, les escaliers arc-en-ciel, les initiatives des artistes algérois se multiplient, donnant un souffle nouveau à la capitale. Aux moyens de quelques pinceaux et de bidons de peinture, les artistes de rue s'accaparent les murs de la ville et partagent leurs arts avec les citoyens. La semaine dernière, le photographe algérien, Youcef Krache, a pris l'initiative d'organiser une exposition de 220 photographies représentant des scènes de vie algéroise qui longeaient la rue Didouche Mourad jusqu'à la place Audin. Son but est



de « rendre plus accessible l'art aux algériens et d'établir une communication, un partage autour de la photo » précise-t-il. Après trois heures, et suite à l'intervention de quelques policiers, les artistes ont du retirer leurs œuvres. Néanmoins, pour Youcef Krache, « de telles initiatives doivent continuer à se

« calligraphies » sur l'une des façades d'un immeuble de Didouche Mourad. Cette œuvre avait permis de réunir les différents artistes algérois autour du street art, qui s'organisent aujourd'hui en un groupe et s'exprime dans les espaces grisonnants et abandonnés de la ville. Ahmed Amine Aitouche

captées par un jeune artiste, connu sous le nom de « El Panchow ». Les œuvres de l'artiste sont devenues des éléments du décor. Alors que la jeunesse algérienne est constamment la cible de toutes les critiques, Ahmed Aitouche met l'accent sur la nécessité de l'encourager, de lui ouvrir la porte de la culture pour secouer le conformisme. En plus de rendre l'art plus abordable aux citoyens, le street art, de par la qualité des œuvres réalisées, vient bousculer les préjugés des graffitis anarchiques et du vandalisme qui rendaient certains quartiers « peu fréquentables ».

LE DROIT DE SAVOIR, LE DEVOIR D'INFORMER
LIBERTE

15 Juillet 2015

Le graff au Maroc: L'art urbain qui fleurit

ART URBAIN - À Casablanca, Meknès, ou encore Tanger, les graffeurs marocains s'approprient les murs de leur ville... Galerie de témoignages de six graffeurs qui racontent leur passion pour cet art de rue.

Le duo de Placebostudio, alias Brick top et Abid

Parcours: «Depuis 3 ans, nous sommes à Casablanca, on est marocain et on essaye de développer le graffiti et de représenter le mieux possible la scène street art marocaine». Pourquoi Casablanca? «On a eu le coup de cœur pour cette ville et un coup de pouce à notre arrivée. On a eu la chance de rencontrer le directeur de l'école ibn Hbbous sur le boulevard de lmassira qui nous a offert un très grand mur de 45 mètres de large sur 5 mètres de haut! On a ainsi commencé par peindre la fresque «Casablanca», avec El Guerab et une femme voilée». Vos sources d'inspiration? «Personnellement, ce qui nous inspire à Casa c'est la ville... autant sa banlieue que des quartiers comme Maarif ou encore son centre ville.» Les places où vous aimez peindre? «Sidi maarouf où on a des murs autorisés dans des résidences, un mur sur le boulevard de notre massira. Maintenant, si ça ne tenait qu'à nous, on peindrait toute la ville! J'aime bien la côte de Ain Diab aussi, il y a quelques murs sympas là-bas, la médina avec son architecture art déco.»

Dounia Hadni

Ed Oner, alias Mohamed Touirs

Parcours: «Je viens de Berrechid et après un an en arts appliqués à Casablanca, des potes que j'y ai rencontrés m'ont initié au graffiti alors que je n'y connaissais rien. C'est ma passion dans la vie maintenant.»



Style: «Depuis 4 ans, je peux dire que j'ai une patte. J'aime peindre les murs de Hay Mohammadi et des anciens abattoirs mais pas que. Je peins aussi dans d'autres villes comme à Oujda, par exemple.»

Dais, alias SaidSabbah

Parcours: «J'ai découvert le graff à Meknès grâce à l'association de Ghita Zniber qui amène régulièrement des graffeurs pour sensibiliser les jeunes meknesi à l'art urbain, entre autres. C'était mon cas il y a 7 ans et depuis, je m'amuse à peindre les murs de locaux abandonnés avec l'autorisation de lqaid bien sûr. Ainsi que dans «Ihouma» (le quartier) de Sidi Said.»

Mevok, alias Ismail DoneUmlahi

Parcours: «Je suis Tangérois et personne ne m'a appris le graff. J'ai découvert «hadlfn» (cet art) tout seul en tâtonnant sur Internet. Avec le temps, j'ai fait des rencontres et je me suis pris au jeu et senti une vive envie d'investir les places abandonnées de ma ville, Tanger. Si j'ai un regret, c'est le prix extrêmement élevé des bombes pour peindre, au Maroc. D'ailleurs, on ne peut se procurer ses outils qu'à Casablanca...»

AL HUFFINGTON POST

11 Janvier 2015

“InfidjART” à Oran Ou la révolte

Mohamed El Amine

Ce jeudi, les artistes du groupe InfidjART de l'École supérieure des Beaux-Arts d'Alger ont été les hôtes de la ville d'Oran plus précisément au café «Indigo» pour peindre une fresque et de débattre de leur situation. C'est dans un esprit bon enfant et accompagné par un groupe musicale que les artistes Alger, d'Oran et de Mostaganem et d'ailleurs discutaient avec les amoureux de l'Art d'El-Bahia. Des discussions portant surtout sur leur grève entamée depuis déjà le 15 mars. C'était aussi l'occasion

pour les étudiants des écoles de l'Oranie en Art d'étaler leurs préoccupations. En effet, InfidjART est un mouvement de revendications initié par l'ensemble des étudiants grévistes de l'École Supérieure des Beaux-Arts d'Alger qui, selon leurs dires se révoltent «contre la soumission, la souffrance et l'obscurantisme» ressenti dans l'établissement durant ces dernières années.

Une fresque d'InfidjArt à Miramar

Le samedi, après avoir participé à la balade urbaine d'Oran, une fresque murale «GARAGE MENTAL» a été réalisée par les artistes du mouvement InfidjArt de l'école des beaux-arts d'Alger, d'Oran et de Mostaganem et ce dans le quartier Miramar dans le cadre de la Résidence d'artistes Infidjart. Le projet de la fresque murale a été coordonné par l'artiste «EL Panchow». Le mot GARAGE a été peint en rétribuant les lettres à chacun des artistes qui en étaient responsables de la réalisation. Les travaux qui ont duré toute la journée et ont fait jaillir une fresque murale de la conception et perception de plusieurs jeunes et artistes ce qui a permis de créer un réel brassage des conceptions et des techniques. Une admirable fresque avec des couleurs vives, chargées d'expressions et explicites.



Journal de l'Oranais.
Un journal citoyen par et pour le citoyen

02 Mai 2015

Le théâtre dans la rue à Mascara : une première dans la cité de l'émir

Ce samedi, en arpentant la rue « Docteur Khaled » à proximité du théâtre régional de Mascara, un spectacle d'une scène de théâtre se jouait à l'air libre, une première dans la cité de l'émir. Abelmoudjib Aziz accompagné du percussionniste Mahrez Habib, s'illustre encore un fois dans une pièce intitulée « El Goual ».

Aziz, connu dans la région sous le sobriquet de « Moustiquette », se donnait en spectacle en un one-man-show avec brio et dextérité. Ses faits et gestes mesurés et ses propos pleins de moralité traitent d'un grand nombre de problèmes dont souffre notre corps social mais aussi une sensibilisation accrue aux dangers qui guettent l'Algérie dans ce spectacle vivant le nouveau contexte géopolitique qui prévaut dans la région, la foule qui s'est agglutinée tout autour de la scène était suspendue aux lèvres du Goual, tant les paroles étaient tout simplement significatives à plus d'un titre de ce spectacle vivant, festival de référence pour les pouvoirs publics, une référence en matière d'art de la rue et

de théâtre. Un spectacle, nous dira Abelmoudjib, monté à l'occasion de la célébration de la journée mondiale du théâtre avec l'étroite collaboration du théâtre régional de Mascara et la contribution de l'association 4e art de Mascara. Pour la première fois dans la vie de la ville, une telle activité artistique hors pair a drainé un grand nombre de férus de cet art dans la rue et dans les balcons des maisons, les femmes notamment suivaient avec un grand intérêt et application toutes les péripéties de cette scène qui a duré plus de deux heures, la programmation de cette activité reconnue à la fois pour sa qualité et son ouverture à tous et à toutes formes d'expressions a constitué le grand marché du spectacle de rue, de places publiques, squares et alentours de la ville aux artistes de rue et à la grande assistance parmi les spectateurs, afin d'offrir une autre vision académique que celle connue par le grand public dans les salles de reproduction théâtrale des salles des planches de cet art d'expression qui a pris ses quar-

tiers dans les rues de Mascara durant ces vacances scolaires. Le public découvre pour la première fois le théâtre itinérant, arts de la rue, spectacles sur les places et dans les jardins, un festival de ce printemps qui sort de l'ordinaire, du cadre classique et ouvre les portes des rues au théâtre grandeur nature. Le festival cultive toujours le même objectif: le spectacle vivant au travers des associations culturelles et autres. Abelmoudjib et son copain Habib ont innové, ces artistes ont investi la rue et la place de la ville, une première pour ce rendez-vous unique.

A. Ghomch



13 Juin 2015

Ahmed Amine Aitouche,

l'enfant de Belouizdad n'en finit pas de se faufiler entre les murs

De la terrasse de son grand-père à l'escalier de l'Institut français d'Alger, Ahmed Amine Aitouche a toujours privilégié les murs pour peindre. A l'extérieur, de préférence, en ville, si possible, de grandes façades blanches, encore mieux. Comme tous les graffeurs, c'est ce qu'il préfère. Avec sa barbe blonde bien taillée, ses yeux clairs et un sourire fossette, Ahmed Amine Aitouche n'a pas vraiment la gueule de l'emploi. Et pourtant, l'enfant de Belouizdad à la tête d'ange tague depuis ses 13 ans.

«C'était un jour de l'Aid Seghir», raconte l'artiste de 25 ans, «avec l'argent offert j'ai été acheté une bombe aérosol chez le quincailler, je voulais découvrir autre chose que les jouets et les bonbons».

Punition

Après s'être exercé avec de simples tags dans la ville de Sétif où il passait ses vacances, il entreprend de taguer son nom de famille en grand sur la terrasse de son grand-père. C'est son premier vrai graffiti qui se solde par sa première punition d'artiste. «J'ai dû repeindre toute la

terrasse», se souvient-t-il. «Depuis que j'ai commencé à taguer, de toute façon, ça n'a été que des punitions après des punitions».

Face à ces menaces, Ahmed Amine Aitouche a appris à se mouvoir rapidement et adroitement pour



échapper aux foudres des aînés, petit, puis aux mains des policiers, plus tard. Cette réalité lui a inspiré son surnom «Sneak», qui signifie se «faufiler» en anglais.

Union

Aujourd'hui, tout en continuant ses graffitis et à être puni, Ahmed Amine Aitouche étudie à l'école des Beaux Arts d'Alger depuis trois ans. C'est là qu'il a commencé la calligraphie à

laquelle il s'est senti «immédiatement rattaché au point de délaissé le dessin».

Quelques-unes de ses calligraphies ornent d'ailleurs dorénavant la Placette Ben Boulaid à Alger Centre qui a été investie par les graffeurs algériens en novembre dernier dans le cadre de la Biennale culturelle pluridisciplinaire, Djart 2014.

La suite après le diaporama:

«Nous n'avons jamais été bien vus, ni respectés mais grâce à cette union qui nous permet de tisser des liens, nous espérons faire changer le regard sur notre travail»

Nedjma Rondeleux

AL HUFFINGTON POST

10 Avril 2015

L'histoire des musiciens de rue à Alger : De Baba Salem à Moh Vita

Chose promise chose due, le maire d'Alger Centre, d'obédience démocratique et républicaine appartenant au MPA, Hakim Bettache a accordé une autorisation officielle au chanteur de rue Mohamed Daha, alias Moh Vita comme le montre la photo publiée sur son mur facebook avec le fameux sésame. C'est le premier artiste qui obtient une autorisation pour chanter dans la rue.

Hakim Bettache délivre la première autorisation à un musicien de rue à Alger



Et pourtant la musique dans la rue à Alger a toujours existé, mais sous des formes sociales différentes. Le premier à arpenter la capitale à chanter c'était Zedji Baba Salem, comme l'a décrit Abdelamadjid Meskoud dans sa célèbre chanson nostalgie El assima. Il sillonnait Alger et sa banlieue offrant un spectacle insolite et gai, empreint de magie, qui passait sous les balcons pour demander l'aumône et qui fait peur aux enfants. Vêtus de tenues mi-sahariennes, mi-modernes, une ceinture où plusieurs foulards de différentes couleurs sont attachées, la tête enturbannée, et un collier de petits coquillages blancs autour du cou, il était l'attraction ganawi de l'époque entre 70 et 80. Cette photo est la première à être prise de ce fameux chanteur de la rue.



La première image de Baba Salem

La rue, le terrain de la liberté d'expression artistique

Les autorités à l'époque n'avaient pas besoin d'accorder une autorisation pour jouer dans la rue. Au delà de la polémique provoquée par les policiers qui ne se doutaient pas que cette interpellation allait engendrer un vaste élan de solidarité, les gens dénonçaient la hogra et ont oublié la question essentielle: *Qu'est ce qui a poussé un jeune à la force de l'âge à jouer dans la rue à la recherche de quelques dinars de plus?* Alger, n'est pas une métropole comme Paris où la culture de la musique de rue est solidement installée et ancrée. Où les producteurs sillonnent à la recherche de la pépite rare. Verrons nous les danseurs faire du

break dance sur la place Audin, comme sur les champs Elysées ? Verrons nous un joueur d'accordéon lancer des notes dans le métro d'Alger (Là encore il faut une autre autorisation et des lignes plus longues pour installer le tempo). Non la problématique est beaucoup plus culturelle et plus sociale.

On n'est plus à l'époque du célèbre Bab Salem, un troubadour de couleur venu du grand Sud qui danse et qui joue du bendir et du karkabou attirant les ménagères des balcons algérois et les enfants qui jouent dans la rue. En 2016, à l'heure de facebook, de la 5D et du Galaxy S5, la musique est avant tout un moyen de communication qui a envahi la place, pousser les barrières de la censure et atterri dans la rue comme une expression plurielle sans concession. C'est devenu d'ailleurs une forme de revendication politique puisque désormais chaque samedi, les jeunes branchés d'Alger se donnent rendez-vous à la place Audin pour exprimer leur amour pour la musique et pour la vie.

Salim AGGAR

DIA
DERNIÈRES INFOS D'ALGÉRIE
Pour tout contact, publicité ou médiation, contactez la direction du site sur: contact@dia-algerie.com

17 Janvier 2016



Graffitis : Ce que disent les murs d'Alger

Hassou bina» (pensez à nous), «Nouridou ettarihil fawrane» (nous voulons être relogés en urgence), «Koullouna Ghazza» (Nous sommes tous Ghaza), «Nouridou ziyada lil mouâwaqine» (nous voulons une augmentation pour les handicapés), «Je t'aime Chouchou», «Tupac

mouaquine, innaha la takfina» (Augmentez-nous l'allocation pour handicapés, elle ne nous suffit pas). La même réclamation est exprimée sur une palissade jouxtant le grand rond-point du Val d'Hydra : «Nouridou ziyada lil mouâqine» (Nous voulons une augmentation pour les handicapés)...

Certains tags et graffitis sont un concentré de la colère populaire contre nos dirigeants et attestent d'un rejet viscéral de l'incurie, de l'injustice, de l'incompétence et de la corruption à grande échelle érigées en mode de

gouvernance sous nos cieux. Ce graffiti cinglant repéré sur un petit mur, à quelque 200 mètres de la mairie de Boufarik, résume parfaitement ce sentiment : «Samhouna ki rana aychine. Akhtiwna !»

(Pardonnez-nous d'être en vie. Fichez-nous la paix!). Une autre inscription murale gravée sur la façade d'un immeuble décrépi de Belcourt, près d'un commissariat, témoigne de ce marasme généralisé : «Hassou bina» (Pensez à nous)...

Dans le registre social, nous avons noté un certain nombre de graffitis au contenu revendicatif très explicite et bien précis. L'un des thèmes qui revient le plus souvent ... est celui de la «rahla», l'exigence d'un logement, surtout aux abords des habitations menaçant ruine comme c'est le cas du côté de Malakoff, près de Bologhine... Autre doléance explicite : l'appel à une prise en charge plus digne des personnes handicapées. Lu sur un mur ... «lr'faou lana minhate el

ya h'mar» (ne jette pas tes déchets ici, bourricot !). Les graffitis «hygiéniques» sont d'ailleurs les plus partagés sur le mur de la ville.

... Sans parler de tous ces graffitis et autres pictogrammes «anticouples» enjoignant aux jeunes tourtereaux de ne pas roucouler dans tel ou tel endroit, même soustraits aux regards. Un graffiti hilarant qui a beaucoup circulé sur facebook décrète : «Mamnou moumarassate al romancia» (interdit de pratiquer le romantisme). Les «romantiques pratiquants», eux, ne s'en laissent pas conter.

A défaut de vivre leur passion, ils se consolent en l'écrivant et la criant sur tous les toits et les murs de l'interdit. «Youcef Chouchou habibi ... A+Y= Love» ... Autant de cœurs transis additionnés dans l'anonymat des lettres solitaires en attendant une union en bonne et due forme par devers l'imam ... Sur une palissade, à Béchar, cette déclaration d'amour un peu particulière « Je suis amoureux d'une fille qui s'appelle La Quille ». Il s'agit sans doute d'un appelé du service militaire. Sur la



même page chaulée, il renchérit : «Vive la liberté», «Vive darna» (vive chez moi). Touchant...

Mustapha Benfodil

El Watan
LE QUOTIDIEN INDÉPENDANT

06 Octobre 2015

Culture : La fin des festivals de prestige?

Le ministre de la Culture, Azeddine Mihoubi, compte rationaliser les dépenses publiques consenties habituellement dans les activités artistiques collectives ... «Mieux vaut tard que jamais», pourraient s'écrier tous ceux qui tiennent en haute estime le domaine de la culture et qui doutent de la portée et de l'efficacité du boucan actuel fait de festivals, de galas et de multiples regroupements artistiques payés par l'argent du contribuable.

«Tous les festivals organisés à l'échelle nationale seront évalués», affirme Mihoubi; une opération qu'il juge «normale et naturelle» et par laquelle les pouvoirs publics

lequel l'Etat s'est complètement investi sans grands résultats sur la formation artistique, la vraie détente instructive et la formation du bon goût. Cependant, la synchronisation de ces engagements de la part du ministre de la Culture avec l'ensemble des mesures du gouvernement tendant à instaurer une politique d'austérité dans tous les domaines, n'a certainement rien de fortuit. Elle participe de cet effort de «rationalisation» de la dépense publique auquel appelle le gouvernement...

Les superlatifs n'ont pas fait défaut pour qualifier ou dépeindre les «grandes réalisations» de l'Algérie

subit en matière de dégradation et de pillage. Les bilans que donnent régulièrement les services de sécurité (gendarmerie et police) et les services des Douanes sur le vol des pièces archéologiques, donnent froid dans le dos...

La dernière et «grandiose» manifestation culturelle en cours, à savoir «Constantine, capitale de la culture arabe» est, pour celui qui suit les événements de près, plombée au moins par deux handicaps qui se situent en dehors de la première polémique alimentée par l'absence à la référence au passé amazigh de l'Algérie.



chercheraient à identifier les insuffisances et les anomalies, particulièrement sur le plan financier, instaurer l'efficacité et conférer plus de force à ces activités. Certains de ces festivals auxquels sont accordées des durées de 10 à 15 jours, pourraient être ramenés à 5 jours, par exemple, explique le ministre. De même, les festivals qui reviennent chaque année, pourraient bénéficier d'une autre cadence, par exemple une fois tous les deux ans. Mihoubi explique cette nouvelle vision par le souci de donner de la crédibilité à ces activités culturelles collectives et de sortir de la routine. On ne peut qu'adhérer à cette opération de «débroussaillage» et d'assainissement d'un créneau dans

aussi bien dans les ouvrages de travaux publics dont on connaît les limites..., que dans tout ce qui relève de l'activité et de l'industrie culturelles. Ces dernières sont circonscrites, comme le reconnaît à demi-mot le ministre de la Culture, dans la politique de prestige, en organisant des festivals à un rythme infernal, sans qu'on n'en ait jamais tiré un quelconque bilan moral. Certaines autres activités se limitent dans le temps à un intervalle bien particulier, à l'image du mois du patrimoine matériel et immatériel (du 18 avril au 18 mai de chaque année).

En dehors de ce mois, il n'y a plus de place pour le débat sur le patrimoine algérien et l'affront du temps qu'il

Un grand nombre de spectacles, de récits poétiques et de pièces de théâtre sont donnés presque sans public. Dans le cadre de la réflexion engagée par le ministre de la Culture au sujet de la politique des grandes manifestations culturelles, il y a lieu de tirer des leçons de ces flops et de réorganiser de fond en comble la production de l'acte culturel...

Nait Messaoud

IMPACT24.INFO
Gardez le fil de l'actualité

17 Aout 2015

Après l'alerte sur les franchises,

retour sur la relation économique Algérie-UE (contribution)

Au XXIème siècle, les batailles économiques se remportent grâce à la bonne gouvernance et la valorisation du savoir.

1.-Régler les différents : Selon mes informations aux plus hauts niveaux des autorités algériennes, «l'Algérie qui a toujours respecté ses engagements internationaux se conformera aux règles régissant le commerce international qui prévoient des restrictions quantitatives (licences) lorsqu'un pays membre a des difficultés de balance de paiements. Il n'est nullement question de rompre l'Accord d'Association qui la lie à l'Europe, son principal partenaire économique étant en négociation pour un partenariat gagnant/gagnant ».

2.-L'évolution des échanges commerciaux entre l'Algérie et l'Europe :

Pour 2014, les pays de l'Union Européenne sont toujours les principaux partenaires de l'Algérie, avec les proportions respectives de 50,67% des importations et de 64,21% des exportations.

3.-Pour un partenariat gagnant/gagnant

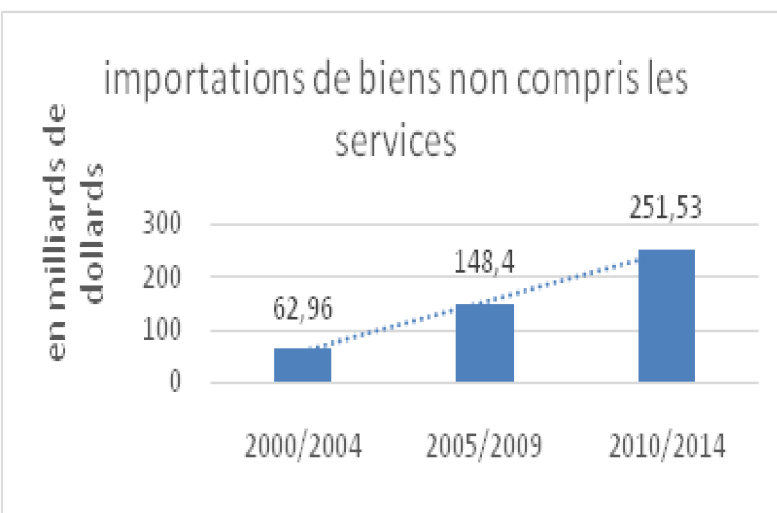
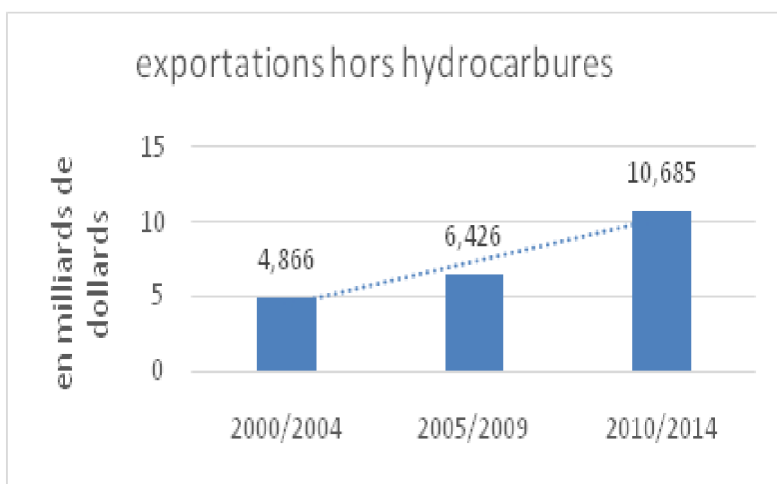
L'Algérie afin de négocier en rapport de forces, il y a urgence d'un changement de la mentalité bureaucratique, en ce XXIème siècle ce ne sont pas les Etats qui investissent, jouant le rôle de régulateur, devant concilier efficacité économique et une profonde justice sociale, mais les opérateurs qui sont mus par la logique du profit. [...] L'extérieur est-il responsable de la montée en puissance de la bureaucratie destructrice et de la corruption dominante ; l'extérieur est-il responsable de notre mauvaise

gestion et du gaspillage de nos ressources ? Enfin, l'extérieur peut-il engager à notre place les réformes structurelles dont l'Etat de droit et l'économie de marché concurrentielle conciliant efficacité économique et une profonde justice sociale avec cette concentration excessive du revenu national au profit de rentes spéculatives, et ce afin d'asseoir une production hors hydrocarbures. Et si l'Europe ouvre

l'OPEP étant membres de l'OMC (97% du commerce mondial et 85% de la population mondiale) dont le dernier en date étant l'Arabie Saoudite. [...] Aussi, pour pouvoir attirer les investissements porteurs, le gouvernement algérien devrait donc mettre en place des mécanismes de régulation afin d'attirer des investisseurs porteurs, évitant des changements périodiques de cadres juridiques, des actions administratives bureaucratiques non transparentes source de démobilisation et qui risquent de faire fuir les investisseurs sérieux qu'ils soient locaux ou étrangers. Les réformes économiques indispensables pour s'adapter tant à la mondialisation de l'économie dont l'espace méditerranéen et africain est son espace naturel qu'aux mutations internes impliquent l'instauration de l'économie de marché (démocratie économique) qui est inséparable de l'Etat de droit et de la démocratie sociale et politique... Or le bilan de ces dernières années est mitigé : il faut tirer les leçons. Le consensus tant au niveau national est l'urgence d'objectifs politiques plus précis et une nouvelle organisation institutionnelle afin de donner plus de

cohérence et une accélération de ce processus complexe mais combien déterminant pour l'avenir du pays.

(*)Dr Abderrahmane MEBTOUL, Professeur des Universités, expert international et membre de plusieurs organisations internationales



son marché à l'Algérie qu'exportera l'Algérie en dehors des hydrocarbures à l'état brut ou semi brut du fait du dépérissement de son tissu industriel ? Certes, les inquiétudes étant légitimes car les baisses tarifaires sont un manque à gagner à court terme variant selon les sources entre 1,5 et 2 milliards de dollars par an du fait du dégrèvement tarifaire., mais profitant aux consommateurs qui ont un bas prix par rapport au prix intérieur Invoquer la situation mono exportatrice de l'Algérie, ne tient pas la route, la majorité des pays de



L'économie algérienne, un an après la chute des prix du pétrole : des chiffres qui font peur

Tewfik Abdelbari

Trois économistes et professeurs d'université, NourMeddahi, RaoufBoucekkine et RafikBoukli-Hassane passent en revue la situation de l'économie nationale ainsi que les récentes mesures du gouvernement. Dans un document de 14 pages, les trois auteurs distillent également des conseils et mettent en avant des pistes pour sortir de la crise. [...]

Un diagnostic alarmant

Une bonne partie du document est consacrée à un état des lieux précis de la situation depuis un an. Nos économistes détaillent les menaces qui pèsent sur l'avenir de l'Algérie, sur le plan économique. Une forte baisse du dinar : un dollar américain valait 79,5 DA à la fin juin 2014, rappelle le document, contre 99,5 DA fin juin 2015. Une évolution à la baisse de près de 20% de la valeur de la monnaie nationale, note la même source. Un déficit budgétaire abyssal : le déficit budgétaire a atteint 457,2 milliards de dinars durant le premier trimestre de 2015, indique la note. À ce rythme, le déficit annuel sur l'année en cours s'élèverait à 1 828,8 milliards de dinars, s'alarment les auteurs. La

fonte du FRR : le Fonds de régulation des recettes (FRR) est fortement sollicité pour combler le déficit. Pour l'année 2015, la ponction de 1 828,8 milliards « réduirait le montant du FRR à 2 579,2 mds de dinars », note les économistes. Au rythme actuel « et si rien n'est fait, le FRR s'épuiserait en mai 2017 », précisent-ils. Budget d'équipement réduit : les dépenses d'équipements de l'État étaient de 457,3 milliards de dinars durant les trois premiers de 2015, « soit autant que le déficit budgétaire », souligne le document. Sur toute l'année, ces dépenses devraient atteindre les 1 829,4 mds, « contre 2 493 mds de dinars pour l'année 2014 ». Cela représente « une baisse de 26,6% en nominal et 31,5% en tenant compte de l'inflation (5%) ». La balance des paiements sera déficitaire : le déficit commercial de l'Algérie s'est élevé à 6,4 milliards de dollars durant les 5

premiers mois de l'année en cours. Ce déficit devrait être proche de 16 mds \$ pour toute l'année 2015 [...] Les exportations en chute libre : 15,94 milliards de dollars durant les 5 premiers mois de 2015, contre 28,31 milliards à la même période de 2014, « soit une chute de 43,67% », selon les économistes. « Pas optimiste au vu du redressement de l'industrie du schiste américain et la perspective du retour du pétrole iranien sur le marché », notent-ils. Baisse des importations en valeur mais quasi-stabilité en volume : la baisse des importations de la zone dollar (-10,2%) a été compensée par une hausse des achats de la zone euro

Dépréciation du dinar : la Banque d'Algérie ne va pas assez loin ?

La monnaie nationale a enregistré une baisse importante vis-à-vis du dollar (11,2%). Cela dit, l'euro et d'autres monnaies ont également baissé par rapport au dollar. Le dinar a donc peu perdu face à l'euro [...]

Réduire les subventions urgemment

« Nous avons souligné le caractère antiéconomique et antisocial de nombre des subventions actuelles », explique les trois économistes. Cette politique est intenable, selon eux. Pis, elle est injuste : « La moitié la moins aisée de la population reçoit 28% des subventions totales; le reste, soit 72%, va chez la moitié la plus aisée », selon les chiffres repris d'une enquête du ministère des Finances.

Lutter contre l'informel

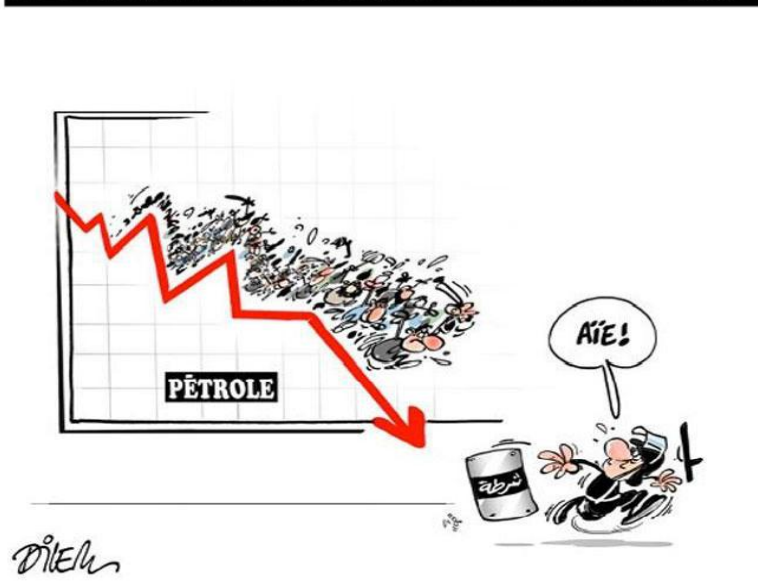
La rumeur d'une possible amnistie fiscale semble largement insuffisante, voire dangereuse, aux yeux des économistes : « En Algérie, elle pourrait même avoir à terme un effet contraire car elle déculpabiliserait ceux qui jusqu'alors étaient pleinement dans la légalité, qui seraient alors

tentés, voire incités, à tricher », estiment-ils.[...]

Combattre le lobby des importateurs

La réduction des importations est un « objectif crucial » aux yeux des économistes. Mais il faut que le gouvernement fasse preuve de plus de sévérité dans la lutte contre « le lobby des importateurs ». Cela dit, la limitation des importations ne doit pas empêcher « l'entrée de biens de capital à haute valeur technologique contribuant crucialement à la mise à niveau de nos industries par exemple. » [...]

LES ALGÉRIENS DESCENDENT DANS LA RUE



(+9,8%), indique le document. Un simple changement de zone, semblent indiquer les auteurs. Ainsi, « nous pouvons conclure que pour les cinq premiers mois de l'année 2015, le volume des importations est au même niveau que celui de la même période de 2014 », selon eux. Inflation : l'Office national des statistiques (ONS) a évalué l'inflation annuelle à mai 2015 à 4,8%. « Elle est clairement en augmentation par rapport aux années 2013 (3,3%) et 2014 (2,9%) », relève le document.

La réaction du gouvernement

Devant la « gravité de la situation », le gouvernement semble résolu « à la nécessité d'ajustements douloureux », estiment les économistes [...]

L'Algérie consacre la langue berbère après une longue lutte

Après une lutte de plus d'un demi-siècle, la population berbère d'Algérie a obtenu que sa langue, le tamazight, soit reconnue dimanche comme langue officielle, un cran en dessous de l'arabe qui demeure celle de l'Etat. Le Parlement a adopté à une écrasante majorité une révision de la Constitution qui établit que le tamazight est désormais une « langue officielle » du pays tandis que l'arabe « est la langue nationale et officielle » et « demeure la langue officielle de l'Etat ». Les élus consacrent ainsi le tamazight, une langue qui, sous ses différentes variantes (chaoui, kabyle, mozabite, touareg), est parlée par environ 10 millions de personnes, soit le quart de la population du pays d'Afrique du Nord. Pour sa part, le français, bien que parlé couramment, n'a aucun statut officiel et est enseigné dans les écoles comme une langue étrangère. L'officialisation du tamazight a été saluée par le Haut commissariat à l'amazighité (HCA), un organisme officiel chargé depuis 1995 de la promotion de la langue berbère, suite à une « grève du cartable » d'un an en Kabylie. Cette mesure « signifie que l'Etat mobilisera davantage de moyens et de mécanismes pour rattraper les déficits accusés », a salué son secrétaire général, Si El Hachemi Assad. Elle prévoit notamment la création d'une Académie tamazight qui sera chargée de réunir les conditions de promotion du tamazight en vue de concrétiser, à terme, son statut de langue officielle. Le tamazight avait été jusque-là nié et ses militants pourchassés dans ce pays dirigé par un parti unique qui avait fait le choix d'unir son peuple sous la bannière de l'arabité. En 1980, la question fit son irruption sur la scène publique après des manifestations violemment réprimées en Kabylie, où se concentre l'essentiel de la population berbérophone.

– Ouverture –

L'Etat a fait preuve à partir des années 1990 d'une certaine ouverture sur les revendications identitaire et linguistique de cette population. L'enseignement du tamazight a ainsi été introduit dans les établissements scolaires en 1995 dans certaines régions du pays où le berbère est la langue maternelle. En 2002, après des émeutes sanglantes dans cette même région qui ont fait 126 morts, elle avait été reconnue

comme deuxième « langue nationale » sur décision du président Abdelaziz Bouteflika. Six ans auparavant, en 1996, l'amazighité avait été reconnue dans la nouvelle Constitution comme composante de l'identité nationale aux côtés de l'arabité et de l'islamité. Et une chaîne de télévision diffusant des programmes en langue tamazight dans ses déclinaisons a été lancée en 2009. Mais plus 20 ans après la création du HCA, son enseignement est assuré seulement dans 22 départements sur 48 et le nombre d'apprenants estimé à 277.176 sur plus de 10 millions d'élèves, selon des statistiques du HCA. Son officialisation mettra du temps à être en place dans l'attente de son uniformisation et d'un consensus sur sa transcription, objet de vives controverses entre les partisans des caractères berbères (authenticité), latins (universalité) ou arabes (islamité).

– 'Hiérarchie aberrante' –

Si cette reconnaissance du tamazight était réclamée depuis plusieurs décennies, son officialisation n'a pas fait que des heureux, ses défenseurs les plus farouches exigeant « la parité » avec l'arabe. Le Front des forces socialistes (FFS), qui milite aussi pour la reconnaissance de cette langue, avait demandé à ses députés de boycotter la réunion du Parlement. « Cette nouvelle Constitution a fait de l'officialisation de tamazight une opération de diversion », ont estimé dans une déclaration rendue publique cette semaine une vingtaine de militants pour la reconnaissance du tamazight. Parmi eux figurent notamment l'ex-président et fondateur du Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD, opposition) Saïd Sadi, une des figures emblématiques du printemps berbère d'avril 1980, et le plus vieux militant des droits de l'Homme en Algérie, l'avocat Abdennour Ali-Yahia (95 ans). Selon eux, la nouvelle Constitution aurait dû instaurer « la parité des langues arabe et tamazight pour clore un schisme » qui dure depuis la période de la colonisation française de l'Algérie (1830/1962). Mais, regrettent-ils, le texte « affiche une hiérarchie aberrante qui maintient le tamazight dans une dimension de stigmatisation linguistique ». « Ce statut de langue officielle exclue de l'Etat a un parfum

colonial insupportable », renchérit Hend Sadi, un autre militant historique.

JEUNE AFRIQUE

AFP

07 Février 2016

Constructions inachevées/ Les propriétaires ont un sursis jusqu'au mois d'août

Les propriétaires des habitations inachevées ont du souci à se faire. Le ministère de l'Habitat vient de rappeler, à travers une note reprise par plusieurs médias, que les citoyens qui possèdent des maisons inachevées doivent terminer les travaux avant le mois d'août prochain. Cela concerne en premier lieu les citoyens qui ont entamé les travaux de leurs maisons en 2008. Les autorités estiment que 8 années sont largement suffisantes pour achever la construction d'une maison.

Dans le cas où ces citoyens ne se conforment pas, le ministère de l'Habitat va entamer des actions en justice. Pis, les propriétaires n'auront même pas le droit de louer ou de vendre ces biens. Pour donner la chance aux propriétaires des maisons inachevées, le gouvernement a mis en place des mécanismes de soutien. A commencer par donner la possibilité aux propriétaires de contracter des prêts bancaires à des taux bonifiés pour leur permettre d'achever leurs constructions. L'application de cette loi, sortie en 2008, a été retardée au moins à deux reprises. L'objectif des autorités étant de donner plus de chance aux citoyens de pouvoir terminer les travaux de leurs habitations. Des milliers de maisons inachevées défigurent l'aspect des villes et villages du pays. Certains propriétaires ne se gênent même pas de louer des garages de maisons à des prix forts sans pour autant se soucier de l'aspect extérieur des demeures qui restent en chantier parfois durant plusieurs décennies.

Esaid Wakli

AF ALGERIE-FOCUS.com
L'INFORMATION POUR VOUS ET AVEC VOUS

10 Mars 2016

La toponymie est restée profondément berbère, tout comme l'architecture de ses villages de terre et de pierre accrochés aux flancs de montagnes, abrités sous d'immenses falaises, suspendus au-dessus d'oueds et de vergers qui s'étagent en cascades. Les noms des villages chantent encore la Numidie de Massenssen ou le royaume de Yaghmorassen. Ils s'appellent Tazemourth, Rouamane, Tssaresst, Tinatine, Tizi N tayma, Tafessra, Tirichine, Tadreqt, Aghrawen ou encore Khemis. Les paysages rappellent les Aurès et la Kabylie, en plus exotique, mais nous sommes à l'extrême ouest de Tlemcen. Chez les Beni Snous. Ils sont les derniers Berbères de Tlemcen. A partir de la ville de Beni Boussaïd, au sud de Maghnia, nous sommes censés être rentrés en territoire berbère. Néanmoins, les premiers habitants rencontrés nous indiquent qu'il y a longtemps que la contrée a perdu sa langue originelle. «Il faut aller plus loin. Ici, plus personne ne la parle. Il y a encore quelques vieux qui s'en souviennent du côté de Zouia ou chez les Beni Snous», nous dit-on. La route vers le pays des Beni



Snous monte et serpente au milieu des oliviers puis des maquis jusqu'au sommet d'un haut plateau rocheux du nom de Ras-Asfour, là où les casernes de l'armée... ressemblent... Le trafic de carburant est la seule économie dans toute la région. Au bout de quelques kilomètres sur le plateau de Ras-Asfour, il faut bifurquer vers le nord et emprunter une route qui longe une vallée qui ne cesse de s'étrangler en gorge pour afficher une beauté sauvage. C'est au sein de ses gorges féériques que prend sa source la célèbre Tafna. Le village d'El Khemis est bâti au-dessous de la falaise de l'AzrouOufernane. C'est là que nous avons rendez-vous avec Zizi Abbes, anthropologue et natif de la région. Notre homme nous apprend que les Beni Snous ou Aït Snous, se composent de trois fractions. Khemis et At

Larbi, les Beni Bahdel et El Kef. «Il ne reste plus que quelques vieilles personnes à connaître l'amazigh. Les villages ont éclaté à l'avènement du terrorisme. Les paysans se sont réfugiés dans les centres urbains, perdant leur leur identité», dit-il. En parlant des Beni Snous dans son Histoire des Berbères, Ibn Khaldoun dit qu'ils s'attachèrent à la famille de Yaghmorassen. «L'un d'eux, Yahia Ben Moussa Es Senoussi, fut en 1327 l'un des grands généraux du sultan de Tlemcen», écrit-il. Dans ce canyon encaissé, les gens sont essentiellement cultivateurs. «Les anciens ont systématiquement bâti les villages avec une double protection : des falaises derrière et un oued devant», dit notre anthropologue. L'architecture des maisons aux toits en terrasses ressemblent à celles des chaouias des Aurès. Avec la Kabylie, les habitants partagent plutôt l'appellation,

car on les appelle les Kabyles... Sur cette vallée plane encore le fantôme du roi Chachnaq, l'aguellid amazigh qui aurait triomphé d'un puissant pharaon du nom de Ramsès, il y a près de trois millénaires. Après sa victoire, il serait revenu d'Egypte par cette vallée des Aït Snous, auréolé de prestige et accompagné de lions. C'est de cette époque que daterait le fameux carnaval de l'Ayred (lion en berbère) que célèbrent les Beni Snous à chaque nouvel an qui correspond au 12 janvier. L'Ayred, l'une des survivances d'une culture berbère millénaire dans la région, est la tradition du nouvel an marquée par un carnaval où les jeunes gens se déguisent avec des costumes et des masques et font des processions dans les ruelles du village en chantant des ritournelles. Ces fêtes durent plusieurs jours mar-

quant la fin de la saison des olives. L'Ayred ne subsiste plus que comme folklore que l'on montre à la télévision lors des grandes occasions. Dans la pratique, il aurait presque entièrement disparu. Les traditions ancestrales des Beni Snous sont très fragiles. Elles disparaissent les unes après les autres à grande vitesse. Le tapis berbère n'existe plus. Le village de Tafessra, considéré comme l'un des plus anciens de la région. En effet, il plonge ses racines très loin dans la préhistoire, comme l'atteste encore l'existence des habitations troglodytes. L'historien espagnol Marmol en parle dans son ouvrage L'Afrique. Selon lui, Tafessra est une grande ville qui s'appelait Estazile. «Presque tous les habitants sont forgerons et ont plusieurs mines de fer... Le grand géographe andalou El Bakri cite Tafessra dans sa «Description de l'Afrique Septentrionale» sous le nom de Tizil.

Aujourd'hui encore, les habitants de la région sont appelés les Azails... Nous décidons de visiter la mosquée antique qui a été synagogue puis église avant de devenir mosquée. La porte s'ouvre sur une grande source aux eaux turquoise dans laquelle quelques arbres jettent leurs racines. L'eau est encore partagée entre les habitants qui exploitent des parcelles de terrain le long de

l'oued selon un système ancestral réglé sur la course du soleil dans le ciel. Tafessra vous assure un véritable voyage dans le temps. Les grottes qui ont servi d'habitation aux habitants de la région dans l'antiquité sont toujours là. Quant à la «chelhia» des ancêtres, les gens ne la parlent plus. Seuls quelques vieux la connaissent encore. Ils l'emporteront comme un secret millénaire dans leur tombe. Le seul mot en tachalhith que nous ayons entendu est le mot «soussem» (se taire). Chez les Aït Snous la langue s'est apparemment tue.

Djamel Ailal

El Watan
LE QUOTIDIEN INDÉPENDANT

03 Mars 2016

les cas de Ferradj et Zabana



«Dès lors qu'on avait arrêté quelqu'un, il fallait qu'il soit coupable. Quand une bombe avait éclaté, si on attrapait un type et qu'on trouvait qu'il avait la tête du client, on ne s'en embarrassait pas plus», témoignage de Jean-Claude Périer, membre du Conseil Supérieur de la Magistrature (CSM) en 1956. De façon générale, sous la IV^e République, 142 Algériens sont guillotins. Les 80 autres subiront le même sort après le retour du général de Gaulle au pouvoir, en juin 1958. Ces exécutions arbitraires commencent un certain 19 juin 1956. Les premières victimes sont Abdelkader Ferradj Ben Moussa et Ahmed Zabana. Bien que ce dernier soit connu des services de police pour son engagement politique au sein du PPA-MTL, le premier est un inconnu des services jusqu'à ce qu'il soit arrêté pour la mise à feu d'une maison des colons, le 7 mars 1956. Quant à Ahmed Zabana, grièvement blessé au moment de son arrestation, il lui a été reproché sa participation à l'attaque d'une maison forestière, le 4 novembre 1954. De plus, l'engagement révolutionnaire de Ferradj est sujet à caution. «Pour son supérieur, le capitaine Martini, Ferradj donnait satisfaction et rien ne laissait prévoir qu'il était en liaison avec des hors-la-loi. Les autorités de son village, en revanche, estiment qu'il est anti-français, de mauvaise tenue et aime semer le désordre et

la panique», écrivent François Mayle et Benjamin Stora. Cela dit, au bénéfice du doute et quand tenu de l'état de santé de Zabana, Mgr Duval parle de l'exécution d'un infirme. La condamnation à mort est antinomique avec les principes républicains et avec l'esprit de l'État de droit. Or, pour la France, l'année 1956 est l'année où la République vacille sous les coups d'estocades des ultras. «Une justice soumise à une terrible pression des européens d'Algérie, des militaires, des tribunaux d'exception installés à la suite de la promulgation des décrets d'application des pouvoirs spéciaux, mais une justice qui a décidé d'entrer en guerre à son tour. Et son arme, c'est la guillotine», écrivent-ils. Dans ce cas, le débat au sein du CSM est biaisé par le chantage permanent du lobby colonial pour que le gouvernement frappe très fort. Bien que le CSM soit collégial, deux personnages importants - François Mitterrand, ministre de la Justice et René Coty, président de la République - veillent à ce que les décisions ne déstabilisent pas la République. Selon les deux historiens, «sur quarante-cinq dossiers d'exécutés lors de son passage place Vendôme, François Mitterrand ne donne que huit avis favorables à la grâce (...) On peut le dire autrement: dans 80% des cas connus, il a voté la mort». Et tout ça, pour ne pas avoir à dos les ultras qui ont, pour rappel, humilié le prési-

dent du Conseil quatre mois plus tôt à Alger. Pour conclure, il va de soi que les premières exécutions, le 19 juin 1956, représentent un clin d'œil aux ultras. Ainsi, malgré les engagements électoraux de Guy Mollet en faveur de la paix en Algérie, à son arrivée au pouvoir, il change littéralement de cap. En fait, tout commence lors de la journée des tomates, le 6 février 1956, quand le président du Conseil s'illustre par son recul face au chantage des ultras. Dans la foulée, les choses vont s'accélérer à travers le vote des pouvoirs spéciaux en mars 1956, les exécutions en juin 1956 et enfin le rapt aérien de la délégation extérieure du FLN en octobre de la même année. Pour ces raisons, on peut dire que Guy Mollet n'a pas respecté le mandat que les métropolitains lui ont confié. Mais, sous la IV^e République, un président de Conseil peut-il se mesurer à la coalition ultras-militaires de carrière ? En tout cas, à chaque fois que l'un d'eux suggère une voie libérale, sa chute survient aussitôt. Du coup, toutes les mesures tendant à rassurer les ultras sont de nature à prolonger la durée de vie de leurs gouvernements.

Ait Benali Boubeker

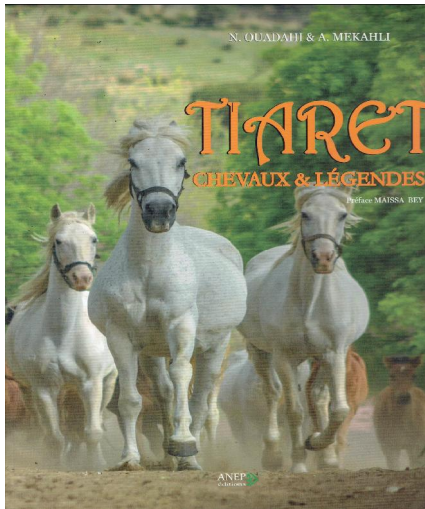
AL HUFFINGTON POST

10 Avril 2016

[BIBLIOGRAPHIE]

Tiaret Cheveux et Légends
N.OUADAHI & A.MEKHLI

ANEP Editions , 2015

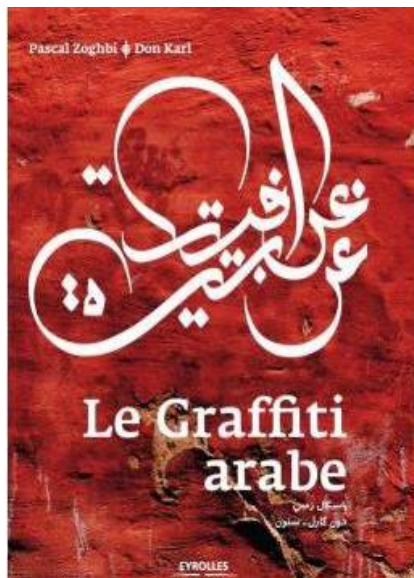


Une ville , des chevaux, un livre nécessaire qui s'avère au fur et à mesure de l'escalade du sens de plus en plus envoûtant . un présent mythifié qui prolonge un passé lumineux. C'est dans cet univers fantastique des buveurs de vent qu'un photographe et une poétesse vous invitent à un voyage de tous les possibles.

Le Graffiti arabe

Pascal Zoghbi , Don Karl

Editeur : EYROLLES ,Septembre 2012

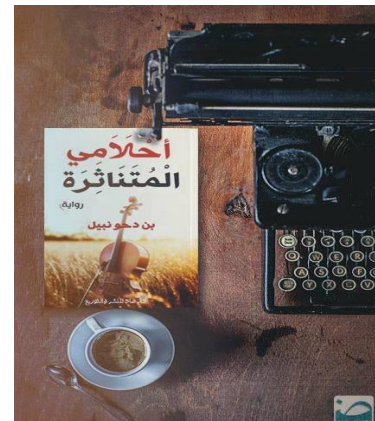


Véritable référence en la matière, Le graffiti arabe réunit de nombreux artistes, graffeurs et typographes du monde entier qui ont associé la calligraphie arabe au graffiti, au street-art et à la culture urbaine. L'iconographie, très riche et variée, témoigne de la vigueur de ce renouveau. Ce bel ouvrage permet de prendre la mesure de la créativité et du développement du graffiti dans le monde arabe

أحلامي المتناثرة

بن دحو نبيل

دار صاد للنشر و التوزيع ، 2015



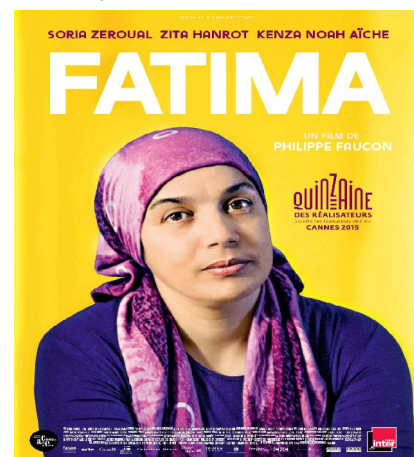
والكتاب عبارة عن رواية طويلة، تجرى أطوارها حول أسطول من الذكريات يفوده بطل الشخصية 'أيمن'، في بحر من الأحلام المبعثرة، انطلاقاً من المرفأ العثماني إلى سواحل أم الدنيا.

جدير بالذكر، أن الكاتب خريج معهد علم المكتبات والمعلومات، ويعد هذا العمل باكورة أعماله الروائية، له بعد الكتابين الجامعيين مع دار صاد، والكتاب الإلكتروني عن مجلة الثقافة العربية.

[FILM]

Fatima

Fatima vit seule avec ses deux filles : Souad, 15 ans, adolescente en révolte, et Nesrine, 18 ans, qui commence des études de médecine. Fatima maîtrise mal le français et le vit comme une frustration dans ses rapports quotidiens avec ses filles. En arrêt de travail, Fatima se met à écrire en arabe ce qu'il ne lui a pas été possible de dire jusque-là en français à ses filles.



[MUSIC]

karim el gang isti7mar

2014

